

A vintage jukebox with a glowing screen and a large fish mounted on the wall above it. The jukebox has a sign that says "ROCK-OLÉ" and "AVED Jukebox". The fish is a large, dark fish, possibly a marlin, mounted on the wall. The scene is dimly lit with warm, yellow light from the jukebox and the fish's reflection on the wall.

Sous la direction de
DENIS SAINT-JACQUES et
MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES

LES
MÉDIAS
PARLENT
ET
CHANTENT

**CHRONIQUES
DE LA VIE CULTURELLE
À MONTRÉAL
DURANT LA CRISE
ET LA GUERRE**

NOTA
BENE

LES MÉDIAS PARLENT ET CHANTENT.
CHRONIQUES DE LA VIE CULTURELLE À MONTRÉAL
DURANT LA CRISE ET LA GUERRE

LES AUTEURS

Marie BEAULIEU

Justin BUR

Marc H. CHOKO

Marie-José DES RIVIÈRES

Dominic HARDY

Lorne HUSTON

Germain LACASSE

Laurier LACROIX

Marie-Thérèse LEFEBVRE

Renée LEGRIS†

Jocelyne MATHIEU

Sandria P. BOULIANE

Adrien RANNAUD

Peggy ROQUIGNY

Lucie ROBERT

Mario ROBERT

Denis SAINT-JACQUES

Chantal SAVOIE

Esther TRÉPANIER

Elsbeth TULLOCH

Sous la direction de
DENIS SAINT-JACQUES et MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES

Les médias parlent et chantent
Chroniques de la vie culturelle
à Montréal durant la Crise et la Guerre

NOTA
BENE

Le Groupe Nota bene remercie le Conseil des arts du Canada
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)
pour leur soutien financier.



Gouvernement du Québec
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



© Éditions Nota bene, 2018
ISBN : 978-2-89518-622-9
ISBN PDF : 978-2-89518-623-6

INTRODUCTION

LES MÉDIAS PARLENT ET CHANTENT

Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières

Que dire des années 1930 à Montréal au temps de la Crise? Que ç'a été une époque terrible, sans comparaison avec ce que nous appelons aujourd'hui «austérité». Sans filet social qui tienne. Les organismes bénévoles religieux vite débordés, la municipalité, prenant le relais, bientôt en situation de faillite et les gouvernements, fédéral et provincial, pusillanimes, guère capables d'imaginer mieux que les camps de travail ou la relance de la colonisation agricole, sans réel succès, comme il fallut le constater. Un temps de misère, noire, et qui dura toute la décennie! Avec la Deuxième Guerre mondiale et ses dévastations, ses massacres et ses camps d'extermination, avec une économie entièrement mobilisée par les besoins en ressources du conflit, les années 1940 ne semblaient certes pas tourner au mieux. La capture, les blessures ou la mort attendaient les soldats sur les champs de bataille, à Hong Kong, à Dieppe, en Italie ou sur les plages de Normandie, quand ce n'était dans les avions de combat au-dessus de l'Angleterre ou dans les navires coulés au large de l'Atlantique. Autre

époque terrible, de malheur, d'angoisse et de souffrance! Dans ces circonstances, après les « années folles », on pourrait penser que la vie culturelle marqua un temps d'arrêt.

Croyez-vous? Laissez-nous vous surprendre et vous mener à travers l'une des grandes révolutions culturelles du xx^e siècle, celle des *médias qui parlent et qui chantent*. Nous vous avons laissés, dans notre dernier collectif, *De la Belle Époque à la Crise*, au sein d'une autre des révolutions de la modernité, celle de la naissance de la culture de masse, celle de la lecture quotidienne pour tous, celle du journal d'information moderne, celle de l'explosion des tirages de *La Presse* et du *Montreal Star*, journal où Henri Julien caricaturait les politiciens du jour. Nous avons choisi de l'illustrer par la fondation du *Keneder Odler*, journal où les Juifs immigrés montréalais cherchaient à se donner, dans leur langue, le yiddish, un équivalent de ces grands modèles. L'Église catholique peinait à rester cantonnée dans ses paroisses et organisait un grand Congrès eucharistique, mais elle ne négligeait pas de créer ses quotidiens. L'exemple venait, en ce cas, de Québec, avec *L'Action catholique*. Mais *Le Devoir* d'Henri Bourassa jouait bientôt le même rôle à Montréal. C'était aussi le moment où apparaissaient les premiers magazines, *La Revue populaire* et *La Revue moderne*, que nous vous avons aussi présentées. Surgissait même, pour la première fois, une revue culturelle de pointe, *Le Nigog*. Il y avait bien sûr une vie artistique variée, allant de la littérature à la danse, en passant par l'architecture, les arts plastiques, la musique et le théâtre. Mais l'évolution s'y manifestait encore circonspecte, même parfois franchement conservatrice. L'icône francophone n'en est-elle pas *Maria Chapdelaine*? Pourtant, avec les années, souvent sous l'impulsion des femmes, la modernité

s'émancipait, par exemple, avec *Sister Woman*, surprenant brûlot féministe, le Beaver Hall Group ou l'architecture industrielle. Toutefois, le plus surprenant ne venait pas de cette culture bourgeoise un brin frileuse, mais des divertissements de la culture de masse, de la percée du cinéma, de la radio, de l'enregistrement sonore, à quoi se conjuguaient la grande libération de la mode pour toutes. Et même, du développement d'une vigoureuse culture interlope, celle du jeu, de l'alcool et de la prostitution, que mettait en lumière l'enquête Coderre. Montréal s'affirmait comme la capitale nord-américaine en ce domaine. La révolution culturelle y advenait de bas en haut.

Cependant, on n'avait encore rien vu, rien entendu faudrait-il dire plutôt, car la suite va se faire entendre et s'ajouter à ce que la civilisation du journal avait pu donner à lire et à regarder jusqu'alors. Les médias vont se mettre à parler, à chanter, à gronder, à souffler, à respirer, à chuintier, à bruite enfin. Non pas un, mais trois médias, le cinéma, la radio et le disque. Mais dira-t-on: rien là de nouveau! Le cinéma avait sa musique dans les salles et ses bonimenteurs, la radio existait déjà, et l'enregistrement sonore tout autant. *De la Belle Époque à la Crise* n'en a-t-il pas d'ailleurs évoqué des manifestations pionnières, les disques des frères Berliner, le Ouimetoscope et la diffusion des *Cloches de Corneville*? Effectivement. Toutefois, ce qui se produit en ces années 1930 et 1940 presque simultanément sur ces trois fronts bouleverse les fondements de la culture médiatique. Le bâton magique de la fée Électricité permet soudain aux acteurs du film et, par eux, aux personnages qu'ils incarnent de projeter leurs voix immédiatement dans la salle, sans commentaire interposé, aux annonceurs de la radio de joindre leurs auditeurs sans passer par les

encombrants écouteurs des anciens appareils et au disque d'abandonner les cornets des gramophones et de faire sonner de façon claire les orchestres qui font *swinger*. Pas de Crise ni de guerre qui tienne, c'est un raz de marée. La vie culturelle s'en trouve radicalement transformée.

Germain Lacasse vous présentera le difficile et victorieux passage du « muet » au « parlant » à Montréal, non tant du point de vue des producteurs locaux que de celui des diffuseurs étrangers et, surtout, des consommateurs. Par les séries B, l'animation et la couleur, le cinéma, un instant ébranlé, résiste à la Crise, puis à la guerre, et accroît même son audience. Denis Saint-Jacques vous fera assister ensuite à l'invasion, dans les foyers, de la radio, qui passe en une décennie du statut de curiosité technologique à celui de principal média de masse, dépassant la pénétration de la presse imprimée. Enfin, l'électricité transforme certains instruments, orgue et guitare en particulier, mais surtout, elle favorise l'essor de l'enregistrement sonore. Ainsi se déploie un nouvel espace pour la musique, celui, en particulier, des juke-boxes, qui s'ajoute à ceux du cinéma et de la radio pour réinventer la vie culturelle de cette époque des *médias qui parlent et qui chantent*.

Comment retrouver le mouvement de cette vie culturelle métamorphosée? Nous chercherons à vous en donner ici une idée. Nous ne serons pas exhaustifs pour les mêmes raisons que dans le collectif *De la Belle Époque à la Crise*. L'extrême diversité de ses manifestations ne le permet pas. De plus, les disciplines et les médias ne se succèdent pas, ils s'additionnent. Qu'il y ait du jazz, et beaucoup, ne fait pas disparaître la musique classique, qu'il y ait de la radio, et beaucoup, ne fait pas disparaître l'imprimé. Malgré la Crise, malgré la guerre, les pratiques culturelles multiplient

INTRODUCTION

les variantes et prolifèrent. Ces variantes envahissent aussi bien la sphère privée, *chez soi*, que publique, *les sorties*. C'est ce que nous allons voir maintenant.



FIGURE 1

Café Mirador, 13 juillet 1948.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Conrad Poirier, P48,S1,P16368.

Chez soi. La grande révolution de la presse avait répandu l'imprimé dans le public élargi des villes industrielles, non pas sur la place des manifestations collectives, mais dans les foyers. Son avènement, à coup de fiction et de publicité commerciale, avait même déclenché un engouement tel qu'on y vit une *folie du feuilleton* au temps de ces *Mystères de Paris* ou *Trois mousquetaires*, dont la forme et l'esprit

inspireront Victor Hugo pour *Les misérables*. Pour la radio, il n'en va pas très différemment et le feuilleton y apparaît très tôt, vite baptisé «roman-savon», conjuguant lui aussi fiction et commerce. Renée Legris vous en racontera les débuts et la percée. À la radio encore, avec les notes exotiques de son «Tico-tico» qui conquièrent le monde, Alice Robitaille se métamorphose en Alys Robi et voit la planète s'ouvrir à elle. Chantal Savoie nous montrera que Robi n'est pas la seule à voyager sur les ailes de sa musique ; ses chansons latino-américaines transportent le jeune public féminin de l'époque dans un univers d'exotisme et d'amour. Bien sûr, la presse continue son train, insouciant du nouveau venu ou, plutôt, cherchant à l'encadrer, à l'asservir. Pour y arriver, elle développe l'un de ses médias, le magazine, qui multiplie alors ses tirages par dizaine de milliers, allant jusqu'à les décupler dans le cas du *Bulletin des agriculteurs*. Il se crée ainsi à Montréal un milieu d'artistes et d'écrivains professionnels, diffusant la culture de grande consommation, où l'on circule des pages du magazine aux émissions de la radio. Ainsi Montréal devient-elle la «métropole» qu'elle demeure aujourd'hui. Adrien Rannaud vous présentera une personnalité de ce milieu, Jean Després, et vous fera voir comment elle savait tirer parti des ressources qu'il offrait. Et dans la presse encore, il n'y a pas qu'à lire, il y a aussi à voir. Imaginez la bonne fortune des caricaturistes du temps, encombrés de modèles à illustrer. Non seulement les échecs politiques engendrent une valse des politiciens, tant fédéraux que provinciaux, Borden, Mackenzie King, Gouin, Duplessis et autres, mais encore la guerre leur ajoute des ennemis plaisants à ridiculiser, dont Hitler ou Mussolini. Apparaît alors un véritable Picasso de la caricature que Dominic Hardy vous présentera à ses débuts.

Et tout ça, radioromans, articles de magazine et caricatures acérées, à la maison, dans votre fauteuil.

Mais la ville rassemble les gens pour qu'ils puissent *sortir*; tirer profit de la multiplicité des contacts qu'elle rend possibles. Elle offre des lieux où l'on travaille, les entreprises, où l'on débat du pouvoir, comme l'hôtel de ville, des lieux où l'on se procure les biens nécessaires et même superflus, les marchés, les magasins, des lieux où l'on se forme, les établissements d'enseignement, des lieux où l'on communit à une religion, les églises et synagogues, et, en ce qui nous concerne, des lieux culturels qui permettent d'échapper aux contraintes de la vie courante. Or, à couvrir toutes ces fonctions, la ville explose. La Crise n'arrive pas à la contenir. Les divers sites publics qui se multiplient risquent vite de se trouver trop dispersés. Qu'à cela ne tienne, les transports en commun les réunissent. Aux tramways qui se sont électrifiés au début du siècle s'ajoutent dès les années 1920 des autobus aux parcours plus faciles à modifier et, à la fin des années 1930, des trolleybus. Cela sans compter l'accroissement rapide du parc automobile privé, à peine freiné par les rationnements d'essence et de caoutchouc de la guerre. Vivre en ville, c'est aussi pouvoir *sortir de chez soi*.

Sortir où? L'une des premières fonctions culturelles de ces échappées hors du foyer est justement de permettre la reproduction de ces mêmes foyers, par les fréquentations qui favorisent la formation des couples. Et où se fréquenter dans la ville moderne? Dans un monde où s'affirme le libre choix des partenaires et où les familles orientent de moins en moins les unions, les lieux de fréquentation publics prolifèrent. Et, particulièrement, les salles de danse, ces endroits où la musique rythme l'exhibition des corps

dans leurs parures de séduction. Peggy Roquigny vous conduira des salles convenables aux lieux « mal famés » ; elle vous en tracera la cartographie et en indiquera les heures d'ouverture. Si l'évêque de Québec interdit qu'on danse dans son diocèse, celui de Montréal ne dit mot et la municipalité s'emploie donc à édicter des règlements pour éviter les débordements. C'est une activité très encadrée, quant à la morale, bien sûr, mais aussi quant aux compétences. Faut ne pas mettre les pieds sur ceux de son partenaire, faut avoir appris. Il y a des écoles pour ça ; Marie Beaulieu vous en ouvrira les portes de la plus renommée. Or, cette parade, la danse sociale, s'acoquine en ces années avec une musique qui fleure le scandale, le jazz. Venu des États-Unis, il trouve un terrain fertile dans les salles de danse et, particulièrement, chez les musiciens de la communauté noire de Montréal. Les big bands des années 1930 font swinguer les couples dans des tourbillons frénétiques. Sandria Bouliane vous fera connaître l'un des talents locaux, une grande *star*, Oscar Peterson. Évidemment, la radio et les juke-boxes diffusent les big bands, le jazz ou toute autre musique. Vous pouvez sortir ou avoir tout ça chez vous, les ondes ou le disque vous l'apportent. Si les rues illuminées vous appellent, une obligation surgit. Car aller en ville, c'est paraître. Il faut une toilette appropriée, pour se montrer convenable, comme pour se faire remarquer. Il faut s'habiller. Durant les années 1920, la révolution des robes courtes, pour la danse, pour la ville, n'est pas ici bien différente de ce qui se produit en France ou aux États-Unis. Mais, on peut également *sortir* hors des rues et des édifices, vers cet espace qui nous caractérise : notre pays, « c'est l'hiver », non ? En ces années où le club de raquetteurs cède progressivement sa place à l'excursion de ski dans les Laurentides, ou

plus simplement aux descentes sur la montagne, Jocelyne Mathieu vous montrera comment les femmes s'offrent, pour le sport, des vêtements de plus en plus fonctionnels sans cesser d'être chics.

N'y a-t-il cependant de sorties que pour les divertissements grand public dont la marche conquérante n'aurait été endiguée par aucun obstacle? La grande culture, celle de la poésie, de l'orchestre symphonique, de la peinture, du ballet, du théâtre, qu'en est-il? A-t-elle été alors étouffée par les circonstances défavorables? Pas plus. Imaginez, il y a déjà deux orchestres symphoniques concurrents à Montréal; en poésie, la révélation de *Regards et jeux dans l'espace* d'Hector de Saint-Denys Garneau et des *Îles de la nuit* d'Alain Grandbois; enfin, la grande révolution artistique qui aboutit à *Refus global*, que nous négligerons ici pour traiter d'autres événements que nous vous révélerons plus loin. Prenons le théâtre, par exemple. Il entre en ces années dans le grand mouvement international qui tend à faire passer le metteur en scène du rôle de serviteur effacé de la littérature, toute dramatique qu'elle soit, à celui d'ordonnateur de spectacles où la littérature se fond dans la réalisation scénique. Cela ne se réalise pas sans tension ni écartèlement. Laissez Lucie Robert vous expliquer ce qui arrive quand un metteur en scène, le père Émile Legault, gère une rencontre entre William Shakespeare et Alfred Pellan.

Cela dit, cette culture exigeante du théâtre sérieux, du concert symphonique, des musées d'art, des revues littéraires, dispose à Montréal de traditions très faiblement implantées et d'une base économique à peine suffisante. Le mécénat privé et celui des églises se trouvent durement ébranlés par la Crise et la guerre. Faut-il donc se contenter

de peu, ou inventer des institutions de soutien que, on ne sait jamais, l'État ou quelque entreprise pourraient subventionner? En temps de marasme budgétaire? Vous rêvez? Eh bien, non. Pour réorienter l'économie, vers la production militaire en particulier, il faut changer les esprits. Quoi de mieux qu'une nouvelle publicité réalisée par des artistes d'ici? Marc Choko en déroule pour vous les affiches. Ou encore, le développement des moyens de transport, dont nous avons déjà parlé, touche aussi le système ferroviaire auquel il faut des lieux d'échange avec la ville, des gares. Laissez Justin Bur vous présenter la réorganisation d'urbanisme qui en résulte. Et le gouvernement de s'y mettre et de soutenir une initiative qui imagine de former, plutôt que des artistes, des artisans, qui pourront plus aisément trouver un marché pour faire valoir leurs compétences. Le ministère québécois de la Jeunesse fonde l'École du meuble, dont Jean-Marie Gauvreau est le premier directeur. Vous y imaginez la naissance du design québécois, on disait à cette époque «décoration d'intérieur», mais Laurier Lacroix vous fera découvrir aussi bien autre chose. Nous aurions pu vous parler encore du Conservatoire de musique et d'art dramatique, fondé durant la guerre par le gouvernement d'Adélard Godbout. Mais on sait tirer profit d'autres ressources. Pour la littérature, il suffit parfois de la solidarité des membres d'un collectif basé sur la notoriété, comme l'Académie canadienne-française que fonde Victor Barbeau en 1944, ou d'un autre, constitué autour d'une revue, comme celui d'*Amérique française* dirigée successivement par Pierre Baillargeon, Gérard Dagenais et François Hertel. À la limite, deux personnes, Grey Owl et sa femme, Anahareo, inventent à peu de chose près l'écologie dans

des conférences que le premier donne à Montréal. Vous n'y croyez pas? Demandez à Elspeth Tulloch.

Cette vie culturelle transformée par ses médias, par ses activités grand public et ses manifestations artistiques réinvente la métropole et démultiplie son pouvoir d'attraction. On vient d'abord y trouver des emplois, mais de plus en plus pour en profiter et y vivre plus intensément qu'ailleurs. Montréal brille des feux de la modernité. On vient *Chercher fortune à Montréal*, comme nous l'avons fait voir récemment dans l'anthologie du même titre. Lumières du progrès ou mystifications de la déchéance? On en dispute alors. En 1942, le tricentenaire de fondation de la ville est l'occasion de grandes célébrations, comme il y en avait eu de fastueuses à Québec au début du siècle ou récemment encore à Trois-Rivières. Mais on est en guerre, faut-il ou ne faut-il pas? Vous saurez tout: Mario Robert y était. Et cette évocation de l'établissement d'un poste avancé de colonisation en pays autochtone appelle une interrogation. Qu'en est-il de la culture de ces nations, celles qui ont précédé les Français et les Britanniques au pays? Il se trouve des réserves mohawks aux portes de la ville, qu'en connaît-on? Après avoir longtemps considéré ces «sauvages» comme de redoutables ennemis, des «suppôts de Satan», martyrisant les vertueux missionnaires venus les sauver de la barbarie, on commence à peine à s'y intéresser de façon plus équilibrée: des anthropologues, comme Marius Barbeau, se penchent sur leurs coutumes et Ringuet écrit à leur propos *Un monde était leur empire*. Par exemple, en cette époque parlante et chantante, que reste-t-il de leur musique? Où peut-on l'entendre? Marie-Thérèse Lefebvre vous le dira. Mais, plus précisément, les visages de la ville, où se montrent-ils, pour qu'on les voie? Par quels yeux,

ceux de quels peintres, par exemple? N'y a-t-il que des paysages agrestes, à l'île d'Orléans ou sur la côte de Charlevoix? Bien sûr, Adrien Hébert, dont nous vous avons parlé dans *De la Belle Époque à la Crise*, avait commencé à dévoiler des vues urbaines. Cependant, tout à coup, des nouveaux venus, juifs, illustrent, d'une manière qu'ils ont importée avec eux d'Europe, une ville différente, celle de la misère, à laquelle leur palette confère une âme expressionniste. Esther Trépanier en fera revivre l'atmosphère. Nous terminons avec deux romans où s'affrontent la détresse et l'espoir de ces années de crise et de guerre. Attentif aux indices de cette révolution culturelle que nous voulons vous faire revivre, Lorne Huston réinterprète *Two Solitudes*, dont on oublie facilement que les deux protagonistes sont l'un écrivain, l'autre peintre, imaginant l'avenir par la modernité de l'art. Montréal la laide, engoncée dans les poncifs architecturaux du temps, en constitue le décor. Ils l'imaginent, régénérée, belle. Vous verrez que tous ne suivent pas. Enfin, Marie-José des Rivières a relu *Bonheur d'occasion*, cette évocation de l'indigence du temps et des espoirs d'évasion dont elle se nourrit. Vous découvrirez que sous les effets prolongés de la Crise et devant le spectre de la guerre, sans la radio ou ayant son rendez-vous galant au cinéma, on peut encore rêver jouer d'une simple flûte de fer-blanc.

Et vous nous reprocherez d'oublier La Bolduc, La Poune, Paul-Émile Borduas ou André Mathieu, le «Mozart québécois». Vous aurez raison, mais justement il y aurait tant encore à écrire. Cette vie culturelle, qui se donne en spectacle, qui publie, qui parle, qui chante et quoi encore, chez soi ou en ville, est beaucoup plus riche que ce que nous vous pouvons vous faire entrevoir ici. Mais jetez tout

INTRODUCTION

de même un coup d'œil, vous verrez, et un coup d'oreille,
vous entendrez déjà beaucoup.

Bonne lecture!

LISTE DES ILLUSTRATIONS

- FIGURE 45
Metropolitan Montreal, Coutrey (Roger Couillard),
 vers 1938, 90 × 59, sérigraphie, Bibliothèque
 et Archives nationales du Québec, BAnQ, AFF C 9571 CON. 205
- FIGURE 46
Re-elect Fred Rose, Allan Harrison, 1945, 65 × 47,
 sérigraphie Mayman Signs, Collection privée. 207
- FIGURE 47
 Vue d'ensemble de la rue Dorchester
 et de la gare Centrale, 1942.
 N° d'image: CN004141. Société des musées de sciences
 et de technologies du Canada/collection CN. 214
- FIGURE 48
 Hall de la gare Centrale de Montréal, octobre 1943.
 N° d'image 004218. Société des musées de sciences
 et de technologies du Canada/collection CN. 217
- FIGURE 49
 Peinture murale à la gare Centrale de Montréal,
 côté est du hall, 1943.
 N° d'image: CN004195. Société des musées de sciences
 et de technologies du Canada/collection CN. 225
- FIGURE 50
 Kiosque de l'École du meuble à l'exposition d'artisanat
 de Saint-Hyacinthe, 23-25 mai 1942, Studio B.J. Hébert,
 Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
 BAnQ Vieux-Montréal,
 Fonds Jean-Marie Gauvreau, MSS2,D2-14-18,P1. 234
- FIGURE 51
 Trône épiscopal et prie-Dieu pour une église de campagne,
 Henri Paul, juin 1941, Bibliothèque et Archives nationales
 du Québec, BAnQ Vieux-Montréal,
 Fonds Jean-Marie Gauvreau, MSS2,D2-10-6,P24a. 236

FIGURE 52

Détail d'une table fabriquée à l'École du meuble de Montréal en 1938. Cette table se trouve actuellement au Bureau international de l'Université Laval.

Photo: Jeannette Larouche.

238

FIGURE 53

École du meuble, atelier de confection de chaises, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Jean-Marie Gauvreau, MSS2,D2-14-18,P44.

242

FIGURE 54

École du meuble, photo prise le 18 mars 1948, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Conrad Poirier, P48,S1,P16483.

244

FIGURE 55

Photo de Grey Owl dans le costume qu'il a porté lors de sa présentation devant la conférence annuelle de l'Association forestière canadienne à Montréal le 23 janvier 1931, publié dans le *The Illustrated Canadian Forest & Outdoors* en 1931. Archives publiques de l'Ontario, S14459.

Source: Grey Owl and Anahareo Collection, prêtée par Dawn Richardson.

248

FIGURE 56

Archie Belaney et Anahareo (Gertrude Bernard) en Abitibi, Québec, autour de 1927.

Archives publiques de l'Ontario, S15547.

Source: Bill Cartier.

253

FIGURE 57

Grey Owl à Métis, Québec, vers la fin de l'été 1929.

Archives publiques de l'Ontario, S14232.

Source: Peter Davies Co Ltd.

257